

Démocrates et barbares

Présentation
par Ivan Maffezzini

Depuis quelques mois nous sommes de ceux qui croient qu'il faut réfléchir deux fois avant de laisser mourir quelque chose qui existe depuis des années.

Une revue aussi.

Le dernier numéro, sur *Empire*, nous avait fait souffler comme des cachalots. Il n'y a pas de doute que nous avons besoin de repos : deux d'entre nous, pour se redonner de l'air, proposèrent même de laisser tomber. C'est à ce moment-là qu'une amie prononça la phrase magique qui changea toutes les perspectives : « Ce qui existe depuis un certain temps, du simple fait que ça existe, a le droit de continuer à exister ». Pour ne pas retomber, à cause d'une banale accumulation de fatigue, dans la facilité du pessimisme, nous décidâmes de nous redonner un tour de clef.

Mais le repos, comme tout bon vieux moraliste l'enseigne, est mauvais conseiller : il laisse les idées les plus incongrues s'installer dans votre tête. Comme celle-ci, qui se planta, tel un crampillon, dans la tête de l'un des membres du collectif : la peur des femmes (la peur que les hommes ont des femmes) est la baguette magique qui permet de tout expliquer : la chute du mur de Berlin, la prise du pouvoir par les Taliban, les viols de groupe, les cycles de la tordeuse d'épinette, le retour du religieux, le succès de Madonna et même le virus du Nihil.

À bien y réfléchir, il y en avait trop, mais, quand une idée se cramponne, elle se cramponne et on ne réfléchit plus. Quand nous en parlâmes à un fidèle collaborateur, il sauta dans le

char et ajouta de l'enthousiasme à l'enthousiasme : « Fantastique ! Ça fait des années que j'écris sur la peur que les hommes ont des femmes au Québec, j'ai plein de notes. Je vais vous livrer un article de vingt pages dans une semaine. » Il ne le livra pas mais décida d'écrire un livre sur le sujet.

Et puis vint la guerre contre l'Irak que la peur des femmes n'expliquait guère. Un numéro sur la guerre ? Tout le monde en parle, à quoi bon ajouter nos considérations, qui n'ont même pas les béquilles fournies par l'université ou un grand journal ? La peur de la guerre donc ? On serait plus à l'aise avec la guerre à la peur ! Dans le dernier numéro, on a parlé de l'empire en disant que les États-Unis n'étaient pas vraiment impérialistes et maintenant, on en n'est plus très sûrs. On n'est vraiment plus sûrs sûrs.

Faisons donc une suite de *Dans l'empire*. Allons-y, parlons de ces barbares d'Américains qui veulent... Pardon ? Ce sont des démocrates ! Ah oui ? Il y a quelque chose que je ne pige plus : qui sont les barbares et qui les démocrates ?

Et ainsi naquit *démocrates et barbares*, un peu trop gros pour se contenter d'un numéro.

* *
*

Véronique Dassas ouvre le bal en cherchant ce qui est nouveau dans la guerre contre l'Irak. L'emploi de la technologie, la défense de la démocratie et le rôle des médias sont questionnés et la réponse est on ne peut plus claire : *certainement... certainement pas*. Et si les manifestations du 15 février 2003 contre la guerre se transformaient en « une puce dans l'oreille d'une jeunesse arabe qui en aurait marre de l'appel du muezzin » ? Le rêve !

Dans une entrevue qui fait suite à celle du dernier numéro, Michael Hardt, l'auteur d'*Empire* avec Antonio Negri, nous parle de l'éclairage que les événements du 11 septembre et la guerre en Irak jettent sur l'empire. Il continue à penser qu'il

est préférable de considérer la rupture de la nouvelle forme de domination impériale avec l'impérialisme plutôt que la continuité. Et puis la multitude, celle des manifs du 15 février par exemple, peut faire penser que les transformations politiques, celles des mécanismes de production, n'iront pas, encore et toujours, dans la direction du côté noir de l'empire.

Marie-André Rajotte commente le livre d'Olivier Todd *Après l'Empire*.

Jacques Mascotto, comme d'habitude ne mâche pas ses mots : « *La guerre contre l'Irak — et non la guerre américano-irakienne ou la guerre entre les États-Unis et l'Irak — est un fait social total. Sur la ligne de démarcation entre le monde et l'immonde* ». Quel est « *le sens de cette guerre et de celles à venir* » ? Que « *l'overclass américaine se destine à régner comme une hypercaste sur l'ensemble des producteurs salariés-ilotes de la terre* ».

Le très cité et très peu lu Karl Von Clausewitz ne pouvait pas ne pas être de la partie. À coups de bouteilles de riesling, Theodor Weisenstein fait vider son sac au théoricien de l'art militaire (pardon ! de l'élément de l'existence sociale qu'est la guerre), qui doute que l'on puisse parler de la justesse de cette guerre.

Alexandre Blok n'écrivit pas seulement *Les douze*, comme on est souvent porté à le penser, il écrivit bien d'autres poèmes parmi lesquels *Les Scythes*, que nous publions dans la traduction et avec une introduction de Jacques Mascotto. Les Scythes-Russes-Irakiens lancent un appel aux Européens-Américains :

Avant qu'il ne soit trop tard — le vieux glaive, à terre
Camarades ! Soyons frères — à jamais !

Cours-je ? se demande Isabelle Moatti sur deux pages ironiques à propos de la peur et de la rumeur. Court ? mais depuis quand c'est la longueur qui conte ?

En Argentine ça va mal, très mal. Mais c'est quand ça va mal qu'on risque de trouver les antidotes et les anticorps pour bloquer les routes de la maladie et ouvrir celles d'une nouvelle santé : « *la résilience est un antidote à la terreur et les piqueteros sont des anticorps contre la police impériale* ». Walter Laupichler arrive à cette conclusion en passant par la *résilience* (Cyrulnik) et les *opérations de basse intensité* (Kitson). Ce qui est certain, c'est que ce jeune Argentin emprunte avec audace à la psychologie ou à l'art militaire pour essayer de comprendre ce qu'il y a de nouveau dans son pays.

Dans *L'eau pour laver les carottes et H2O*, on essaye de trouver ce qu'il y a de constructif dans la vision du « *devenir abstrait du travail concret*¹ » de Robert Kurz, non seulement parce qu'il est un habitué de *Conjonctures* mais parce qu'on croit que ses idées sont un complément et un garde-fou à celles d'*Empire*. Il est dommage que, dans son dernier livre, la hargne prenne une place si importante et donne souvent envie d'arrêter la lecture. Exactement le contraire de ce qui se passe avec le livre de Thierry Hentsch *Raconter et mourir*, raconté dans un article qui ne se veut pas objectif.

Bernardo Ventimiglia, dans *Risquer d'avoir courage*, n'a pas peur de faire bien des détours en partant d'un livre de Frank Furedi pour montrer que la place des héros a été prise par les anti-héros qui fondent leur « anti-héroïsme » sur une soumission totale au commandement de la nouvelle moralité occidentale : « Ayez peur ! » Le parcours est cahoteux et Ventimiglia ne se soucie guère du confort du lecteur qui, dans certains virages, risque d'avoir mal au cœur.

En Italie, depuis l'unification nationale dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le Nord moderne et industriel n'a cessé de tirer le Sud qui ne veut pas sortir du moyen âge. C'est ce que disent, entre autres, les séparatistes d'opérette de la ligue du Nord. Franco Piperno, homme du Sud, en partant d'une

¹ Traité en détail dans le premier article de Kurz paru en français dans le numéro 25 de *Conjonctures*.

réflexion sur la ville (Cosenza, sa ville natale) propose l'idée d'un nouveau local qui absorbe le positif du global dans une vision où l'État, le socialisme et la modernité ne sont pas épargnés.

Dans le récit littéraire d'Olga Duhamel, il y a « un jeune homme qui demandait à être battu » ; une fuite du « Var en pleine nuit » ; des « sexes très ouverts, parcourus de secousses » ; « une chanson de Madonna : *Justify My Love* » ; « un garçon s'est fait dévorer la main »... Ça ne se résume pas, ça ne se raconte pas. Ce n'est pas un roman de Simenon.

Histoire naturelle, un long texte de philosophie pure, non académique : de philosophie incarnée, comme celle à laquelle nous a habitués Paolo Virno. Dans ce texte qu'on ne lit pas en prenant sa douche, la dispute de deux géants de la culture du XX^e siècle est analysée avec une lucidité redoutable (pour Chomsky et Foucault qui sont mis à terre par le « David » de la philosophie italienne). L'opposition simplette entre biologie et culture en prend pour son grade et le concept d'histoire naturelle est travaillé avec la précision d'un orfèvre et nous est donné en cadeau pour que nous n'oublions pas que même la philosophie la plus pure est trempée dans le politique, dans la vie en commun. Surtout. « *L'historiographie naturaliste n'atténue pas mais au contraire elle accroît démesurément le poids spécifique de l'action politique. Son poids et sa fragile dignité.* »

Les Annales nous font passer de Kropotkine à Mitterrand, de Chirac à La Fontaine en passant par De Gaulle, de Godard aux bûcherons italiens, de la merde de Manzoni à Des Forest et Adorno, de Mamertin aux couillons de l'UQAM, de Berger à Sainte Eulalie, d'Abdou Diouf à l'informatique... de quoi virer fous.